

01/10/17

La Catalogne vibre, l'Europe tremble, et moi je frappe à la porte de ma résidence d'écrivain, à Scy-Chazelles que, il y a peu encore, je ne savais pas situer sur une carte géographique. C'est à un saut de puce du Luxembourg, comme dépaysement j'aurais pu faire plus fort, le Sud ensoleillé, la mer et la montagne, ou un lac, l'Italie, mon Italie, mais non, c'est à Scy-Chazelles que je suis venu m'isoler. Et je ne me repens pas. C'est la deuxième fois que je « réside » en Moselle. La première c'était à Florange. Florange qui vibrait comme vibre la Catalogne, mais était inerte contre la toute-puissance des industriels qui la sacrifiaient. François Hollande n'était pas encore élu, il promettait la lune aux ouvriers, il ne leur a même pas donné un grain de poussière d'étoile. Je m'y suis plu, à Florange, tout comme, j'en suis sûr, je me plairai ici. Pour la simple raison que « résider » ne serait-ce que provisoirement de ce côté-ci de la frontière avec le Luxembourg me permet de vivre, le temps d'un mois cette fois-ci, la vie de celui que j'aurais pu être si le hasard avait fait autrement les choses.

02/10/17

La chambre est petite, confortable toutefois, tableaux et dessins aux murs, réduite la surface du bureau, mais suffisante pour mon ordinateur portable, c'est tout ce que je demande. Je ne suis pas ici pour danser, mais pour écrire, et dehors, de l'autre côté de la fenêtre, il ya des arbres tranquilles. Ils sont patients en cet automne, ne se pressent pas pour se défaire de leur feuillage. Un lieu pour écrire, je veux dire un lieu autre que l'appartement où j'habite avec les miens à Paris, est, au fil des ans, devenu une nécessité. Un lieu où l'on va, pas un lieu où l'on est. Où l'on va comme on va au travail. À la fabrique. Me voici dans la fabrique de l'écriture. Prêt à transpirer. Seul. La solitude je l'aime, quand c'est moi qui la choisis. L'autre je ne la connais pas, ou, plutôt, je ne la connais plus. Une seule fois, dans ma vie, elle m'a pris au dépourvu. C'était au début. Au début de l'écriture. Quand, ayant rompu les amarres, j'ai décidé, en 1983, d'aller vivre à Paris, ne pouvant m'imaginer un seul instant que je pourrais écrire au Luxembourg. Je suis arrivé en plein été dans la capitale française, habitais dans un appartement que des amis partis en vacances m'avaient prêté, rue Gay-Lussac, du côté du... Luxembourg. Je connais chaque centimètre carré du jardin, tant je l'ai arpenté en long et en large et de travers, tentant d'y tuer le temps qui ne voulait pas passer. À part écrire – mon récit *Projets pour un naufrage prémédité* –, je n'avais rien d'autre à faire. Il est long le temps, quand la solitude vient y habiter sans qu'on l'ait invitée.

03/10/17

Je me suis dit, aujourd'hui, alors que dans ma voiture je fonçais vers Paris, qu'il n'y a rien de mieux, pour rafraîchir les souvenirs, que la solitude. Je me suis longuement tâté avant de me résoudre à faire le trajet. Deux jours de résidence, et voilà que je l'interromps déjà. Mais il y avait la réunion de l'Académie Mallarmé. Il y avait aussi, ça je me le confesse maintenant, le besoin de creuser un trou dans la ligne du temps. Afin que ne s'installe pas la sédentarité. Je désire la sédentarité. Elle est la condition de l'écriture. Mais à l'intérieur de moi, dès que je ne me déplace pas, l'animal du dedans se rebiffe. Et me rappelle que je suis né nomade.

05/10/17

En écriture non plus je ne suis pas sédentaire. Je vais sans cesse de l'une à l'autre. Je suis ici pour écrire une pièce de théâtre. Autour de la frontière. Oui, mais je voudrais aussi terminer mon roman. Oui, mais je dois aussi écrire mes articles pour *Le Jeudi*. Oui, mais on me demande aussi des petits textes par-ci et par-là. Oui, mais il faut que je peaufine aussi ma traduction des poètes allemands. Que faire d'autre sinon aller de l'un à l'autre ? D'être en route vers l'écriture. D'être entre l'écriture en quelque sorte. De fréquenter et de quitter ses territoires. De faire comme si tout ça était l'écriture. Qu'écrire c'est cela, faire une halte, puis partir. Il y a l'écriture longue des romans, la plus courte du poème, mais aucune frontière ne les sépare. Comment mettre cela dans ma pièce de théâtre ? Comment dire que je suis un frontalier de l'écriture ?

06/10/17

La frontière. Le frontalier. J'ai envie de commencer ma pièce avec les mots que voici : « Alors je lui ai dit : si toi franchir ce cercle... et j'ai tracé un cercle autour de ses pieds. Je lui ai dit : si toi franchir ce cercle... Je l'ai répété, afin que ce soit clair une fois pour toute : si toi franchir ce cercle... je lui ai dit, calmement, et j'ai laissé en

suspens mes mots, suspendus en l'air, j'ai bien appuyé sur le mot cercle sans trop forcer, ma voix a grimpé, comme ça : si toi franchir ce cercle... » Ça m'a fait penser au *Cercle de craie caucasien* de Brecht, aux deux femmes qui prétendent qu'un enfant est leur fils. Au juge qui place l'enfant au milieu du cercle de craie, les deux femmes devant empoigner le gosse et le tirer de leur côté. La vraie mère ne pouvant pas le faire. Je veux associer dès le départ la violence à la frontière. L'écartèlement. Il n'y aura pas d'enfant, mais il faut qu'on pense à l'enfant, à la violence qui le menace. Brecht a pris cette histoire du *Cercle de craie* du dramaturge chinois du XIVe siècle Li Qianfu. Il faut aussi qu'on pense à celle-là, plus violente. Et à celle plus violente encore de la Bible, le jugement de Salomon. Ce sera le fil invisible de la pièce. Comment tisser un fil invisible ?

07/10/17

Me voici, provisoirement, de l'autre côté de la frontière. Là où j'aurais pu me trouver, définitivement, si ma biographie avait pris un autre tournant. J'en parle dans *L'architecture des temps instables*. J'y ai mis un alter ego du narrateur principal habitant en Lorraine. Parce que c'est une histoire qui me hante. Et qui fait que j'aie dit oui à la résidence d'auteur à Scy-Chazelles. Il s'agit d'une histoire qui longtemps a dormi dans l'oubli et dont le réveil a été déclenché pas ma résidence précédente, celle de Florange. Et qui a déclenché à son tour mon besoin d'écrire ma pièce de théâtre. Ce sera un autre fil de la pièce, visible ou invisible, je l'ignore encore. En 1955, mes parents, ma mère ne supportant plus de vivre au Luxembourg, ont décidé de rentrer en Italie. J'allais avoir cinq ans. Deux ans plus tard, mon père ne supportant plus de vivre en Italie, nous pousse au retour au Luxembourg. Ce va-et-vient est, peut-être, la matrice de ma bougeotte, de mon nomadisme. Nous voulions nous installer de nouveau à Differdange, mais on avait fait savoir à mon père que l'usine était au complet, qu'on ne l'embaucherait pas. Au même moment, cependant, des connaissances lui avaient procuré un travail en Moselle, à Hayange je crois, mais je n'en suis pas sûr. Et mon mère n'est plus là pour me le dire, lui qui jamais n'a évoqué l'épisode. Pas de trace de lui non plus dans les archives familiales, j'en arrive presque à me demander si je n'ai pas inventé l'histoire. Ce qui ne change rien. Le fait est que, si mon père avait décidé de s'installer en Moselle, dans les années cinquante, je serais lorrain aujourd'hui. Le hasard a voulu qu'un poste se libère à l'usine de Differdange, juste avant que nous ne fassions le déménagement. Et il a fait de moi un Luxembourgeois. Les destinées, souvent, ne tiennent qu'à un fil. Le fait de vivre d'un côté ou un autre d'une frontière aussi. Peut-être serais-je frontalier, aujourd'hui, faisant, comme des dizaines de milliers de Lorrains, mes navettes quotidiennes vers le grand-duché. Et profiterais des bouchons sur l'autoroute pour nourrir mon imagination. C'est à cela que j'ai pensé d'abord quand est venue l'idée de la pièce. Un personnage dans sa voiture. Un navetteur. Un frontalier. Un navetteur et un frontalier imaginaires. Qui s'invente la vie qu'il aurait pu avoir. Et se déprend de celle qu'il a eue.

08/10/17

Petite escapade à Metz. Mais je ne suis pas allé voir la maison natale de Verlaine. Le ferai plus tard. Et peut-être si je retarde cette visite, c'est un peu parce que je voudrais tirer au clair l'idée floue que voici. Verlaine est né en 1844 à Metz, au 2 de la rue de la Haute-Pierre, mais en 1851 sa famille s'installe à Paris. Ce que je me demande, c'est ce qu'il serait advenu de lui, s'il était resté à Metz. Car Metz est devenue une ville allemande en 1871, et l'est restée jusqu'en 1918. Verlaine avait 27 ans au moment de l'annexion. Trois de ses recueils étaient sortis, *Poèmes saturniens*, *Fêtes galantes* et *La bonne chanson*. Imaginons alors qu'il soit resté à Metz. Aurait-il comme Yvan Goll plus tard noué des contacts avec les poètes allemands ? Aurait-il tenté d'écrire dans la langue de Goethe ? Il est mort à 51 ans en 1896, ce qui signifie qu'il aurait été allemand pendant les vingt-quatre dernières années de sa vie. En partant de Metz, ses parents ne savaient pas qu'ils traversaient une frontière. La frontière est venue plus tard. Elles ont tendance à bouger, les frontières. À être nomades. À se trouver tantôt à un endroit, tantôt à un autre. Elles peuvent soudain s'intercaler sournoisement entre deux champs et couper en deux un tout. Et si j'inventais un alter ego à Verlaine, resté à Metz, séparé de Paris par une frontière infranchissable. Ou bien tirailé entre les deux, n'étant ni d'ici ni d'ailleurs. Petit à petit, ma pièce se nourrit. Et tant que j'y suis, pourquoi ne pas imaginer également ce qui se serait passé si la mère d'Apollinaire n'avait pas emmené avec elle sont rejeton et l'avait laissé à Rome. Car il est né à Rome Guillaume, et ce n'est qu'à sept ans qu'il arrive à Nice (et la nationalité française il ne la prendra qu'en 1916, deux ans avant sa mort). Ce qui me rappelle que Nice a été italienne jusqu'en 1860. Si Apollinaire était né vingt ans avant sa vraie naissance, sa mère, en l'emmenant avec elle à Nice, l'aurait fait passer d'une ville italienne à une autre. Comment alors ne pas penser également, et là je déserte le domaine de la littérature, que Robert Schuman, s'il a bien une maison ici à Scy-Chazelles, est né au... Luxembourg. Ses parents à lui, contrairement aux miens, ont fait le saut par dessus la frontière. Sa mère est luxembourgeoise, mais son père, originaire de Moselle, est devenu... allemand, comme cela aurait pu se passer pour Verlaine. Robert, dont la langue maternelle est le luxembourgeois, apprendra le français et l'allemand dans

un lycée de la ville de Luxembourg. Lorsque sa famille s'installe en Moselle, il est, comme son père, allemand. Il ne prendra la nationalité française qu'après le traité de Versailles, en 1918. Il a alors trente-deux ans. Imaginons que...

09/10/17

Atelier d'écriture, hier matin avec « la population » de la ville. Enfants, ados, adultes. Comment faire écrire un poème en une heure et demie ? J'ai fabriqué une phrase. Autour de la frontière. La voici : « La frontière est la goutte entre deux tristesses. » Et ai livré le secret de fabrication. Le voici. Le point de départ est une définition, disons, banale, non, courante plutôt, du genre : « La frontière est la limite entre deux pays. » Syntaxiquement parlant les deux se superposent. La structure est la même. C'est au niveau lexical que la métamorphose se passe. Au niveau des mots. Dans la définition courante, tous les mots « frontière, limite, pays » viennent du même domaine lexical. La poésie naît quand ce domaine là est envahi par des mots qui lui sont étrangers. Quand il s'ouvre aux autres mots. Quand l'altérité peut se frayer un chemin dans la phrase. Le premier à entrer est le mot goutte. Il provient du monde l'eau. Un monde qu'il a quitté pour entrer dans celui de la frontière. Avec lui la phrase initiale deviendrait : « La frontière est la goutte entre deux pays. » Ça veut dire quoi ? L'interprétation peut commencer. Puis entre le mot « tristesse ». Son monde à lui est celui des sentiments. Il le quitte et arrive dans celui de la frontière qui a déjà accueilli un mot provenant de l'eau. Il y a métissage de mondes. Trois populations de mots s'entremêlent. Nous sommes dans la littérature. Dans la poésie. Que je définis alors de la manière suivante : La poésie naît quand les mots quittent leurs mondes respectifs pour aller se mêler à ceux des autres mondes. On peut dire la même chose d'un pays : L'Amérique est née quand les migrants ont quitté leurs pays pour aller se mêler à ceux des autres pays. L'autréant dirait que tout cela est « beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ».

10/10/17

La route de nouveau, trêve nomade dans l'écriture. Le train cette fois-ci, Metz, Strasbourg, Francfort. Foire du livre. En allemand on dit « Buchmesse ». Messe du livre. C'est plus solennel que « foire ». Moins laïque aussi. On a pris le mot, parce que, quand jadis, les grands jours fériés, on célébrait une grand-messe, elle était prolongée d'une foire. La langue allemande remet les mots dans son contexte historique. Et naturel aussi. Ainsi le mot « Buch », le livre donc, provient directement de l'arbre qu'on prenait pour fabriquer le papier, « Buche », le hêtre. Le français est plus énigmatique. Le mot « livre » cache qu'il a à voir avec l'arbre. Et pourtant il en est partie prenante. Il est apparenté au grec ancien « lépos » qui désigne la pelure. Le mot « lèpre » puise à la même source. « Livre » ne renvoie pas à un arbre précis, mais à l'écorce de l'arbre. Cela dit, la foire de Francfort est toujours une grand-messe. Cette année plus que jamais. Avec deux curés. Merkel et Macron. Qui ont redécouvert l'Europe de la culture. Alors qu'ils font celle de l'argent. Et des cadeaux aux riches.

11/10/17

La littérature francophone à Francfort. « Francfort en français. » Ça sonne bien. Peut-être parce que dans Francfort il y a « franc ». Et que de là est né le mot France. Allez dire à un Français que c'est un peuple germanique qui a donné le nom à son pays. Frankreich, dit-on en allemand. L'empire des Francs. Il y a eu un temps où aucune frontière ne séparait ce que sont aujourd'hui l'Allemagne et la France. Du temps de Charlemagne, figure historique emblématique revendiquée par la France, le territoire des Francs s'étendait de la Gascogne et l'Aquitaine jusqu'à l'Autriche, en passant par la Lombardie. Ce qu'on appelait alors la France n'allait que de Paris à Aix-la-Chapelle, incluait Reims, mais pas Metz. Ce sont les petits-fils de Charlemagne qui ont inventé la frontière entre la France et l'Allemagne, lors du traité de Verdun. En 843. Et afin que les deux ne se touchent pas, ils ont glissé entre elles la Lotharingie. La Lorraine. Bien plus vaste qu'actuellement, puisqu'elle englobait Lyon, la Corse, Milan et toute l'Italie du Nord, à l'exception de Venise, et touchait des deux côtés la Méditerranée, la Tyrrhénienne et l'Adriatique. L'empire des Francs, sous Charlemagne, était une préfiguration de l'Europe du traité de Rome. France, Allemagne, Belgique, Pays-Bas, Luxembourg, Italie. L'Europe des Cinq. Plus la Suisse. L'Europe tombée en morceaux. En coupant en trois le territoire, en traçant des frontières, Charles le Chauve, Lothaire et Louis le Germanique ont donné naissance à une configuration territoriale qui, au XXe siècle, a abouti aux deux grandes boucheries que sont les deux guerres mondiales. Les frontières sont toujours source de discorde. La violence guette toujours. Elle dort en France dans le nom que l'allemand continue d'utiliser pour désigner l'Hexagone. Frankreich. Voilà belle lurette que la France n'est plus un empire. Pour l'Allemagne la langue allemande se contente de dire Deutschland. Pays tudesque. Fini le Reich. Ça la joue modeste. Après Auschwitz, dans les années 1950, on a commencé à reconstituer l'empire des Francs tel que l'avait dessiné

Charlemagne. Robert Schuman, le Franco-germano-luxembourgeois, en portait en lui les contours. J'imagine ce vaste territoire dont le centre est Scy-Chazelles. Mais comment effacer dans les têtes plus de mille ans de frontières ? Et comment mettre cela dans ma pièce de théâtre ?

12/10/17

Dans le train de retour, Francfort, Strasbourg, Metz, et, ce soir, Scy-Chazelles. Six heures de trajet, c'est presque comme si je traversais l'Atlantique. Mais le train a ses sons et ses rythmes, son tam-tam continu, et puis, le paysage, dehors, exécute une danse étrange. Je l'ai décrite dans le roman que je tente de finir à Scy-Chazelles : « Leonardo, tout au long du voyage, n'avait eu d'yeux que pour la danse des paysages défilant dehors, les poteaux noirs courant vers la queue du train, synchronisés avec les cahots, aurait-on dit, ébranlant la voiture chaque fois qu'elle passait au-dessus des raccords des rails. Plus loin, les arbres voltigeaient en cercles ambulants dont il était le centre, alors que derrière, les champs ainsi que les collines, puis les montagnes à l'horizon, se promenaient lentement en sens inverse de la marche du train, comme si la nature partait en vrille, pendant que le train faisait du surplace. »

C'est fait pour touiller dans la tasse des souvenirs et de l'imagination, le train. C'est fait aussi pour appeler la somnolence, le demi-sommeil, la demi-veille, le rêve éveillé. Entre lesquels je faufile ces mots, et l'écho de ceux entendus hier, lors de la table ronde où il fallait évoquer l'incipit d'un de nos romans. La première phrase. L'art de la première phrase. Comme si d'elle dépendait le sort du livre. Comme si le reste comptait moins. Est-ce que *La recherche du temps perdu* aurait la même résonance sans le début qui la rend inoubliable ? « Longtemps je me suis couché de bonne heure. » Tout écrivain cherche-t-il un début inoubliable ? Moi oui, mais il n'est pas adressé au lecteur. Je ne prends pas, en inventant une première phrase aguichante, le lecteur par la main pour le guider à l'intérieur du livre. Ma première phrase, je l'adresse à moi-même. Pour appeler l'écriture. Elle n'a que ce travail-là à faire, ma première phrase. Ouvrir la porte du livre. Comme une clé. Une clé que je peux jeter quand, à la fin, je referme la porte. Elle ne sert pas à rien, alors, la première phrase, et je l'efface. Pour voir si la deuxième ferait un bon incipit. Si ce n'est pas le cas, j'efface aussi la deuxième. Et ainsi de suite. Jusqu'à ce que j'aie ma première phrase qui, en réalité, n'est pas la vraie première phrase. Cela me vient du poème. Souvent le premier vers est trop aguicheur. Trop « voyez comme je sais bien commencer un poème ». Trop clé aussi. Qui, quand je la jette, donne au poème une étrange absence dont il se nourrit. Je peux presque dire que le poème est la nostalgie de la clé que j'ai jetée.

13/10/17

Il y a des jours sans. Je m'assieds à mon bureau, ouvre l'ordinateur, réponds à mon courrier. Jusque-là tout va bien. Comme d'habitude, je commence par le roman. Il est placé tout en haut des priorités. J'en sens la fin toute proche. Mais depuis que j'en ai changé le titre de travail, je sens que je devrais tout reprendre depuis le début. Alors j'hésite. Entre approfondir et élargir. Entre rafistoler les chapitres et les continuer. L'hésitation, souvent, est riche. C'est un pendule qui oscille. Quand il va d'un côté il a la nostalgie de l'autre. Une nostalgie qui, quand tout va bien, donne un coup de fouet à l'écriture. Aujourd'hui, non. Un jour sans. Ça me pousse presque à croire au conte de l'inspiration. Autrefois, quand on était stérile et que rien ne sortait de la plume, on disait : « Aujourd'hui, je n'ai pas l'inspiration. » C'était commode. C'était rassurant aussi. Ça disait, je ne l'ai pas aujourd'hui, mais bientôt elle reviendra. L'absence d'inspiration mettait certes des blancs sur la page, mais ces blancs étaient promesse d'écriture. Cette patience là, je ne l'ai pas, moi. Alors, si le roman ne veut pas de moi aujourd'hui, je passe à autre chose. La pièce de théâtre. Puis, un poème peut-être. Et, puisque là non plus rien ne vient, je cours me réfugier dans les bras de la traduction. C'est une valeur sûre de l'écriture, la traduction. Elle part de quelque chose qui est déjà là. Un quelque chose que j'aide à passer la frontière. Il se trouve d'un côté, et moi je le conduis vers l'autre. Comme un passeur aidant un migrant. Aujourd'hui c'est le poète allemand Michael Speier que je conduis de l'autre côté. Il me suit docilement, se demandant sans doute si, une fois arrivé, il est encore ce qu'il était.

17/10/17

On m'a demandé hier soir, lors de la conférence-lecture à Campobasso, dans quelle langue je pensais. J'ai répondu, et je réponds toujours la même chose quand on me pose une telle question, que c'est la langue du lieu où je me trouve et celle de mes interlocuteurs. Que là, à Campobasso, je pensais en italien. Ma langue maternelle. Mais que, si je rencontrais un Français, ma pensée deviendrait française. De même pour l'allemand, le luxembourgeois, l'anglais et l'espagnol. Que je n'avais pas de langue fixe ni dans ma bouche ni dans ma tête. Que la langue se fixe pour un certain temps, le français par exemple, en ce moment, alors que j'écris ceci dans

mon journal de bord, mais qu'ensuite elle a tendance à céder la place aux autres. Qu'en réalité je suis un nomade linguistique. Par exemple dans mon courrier, dans mes e-mails, car de lettres en papier je n'en envoie plus guère. Ils m'arrivent de France, d'Italie, d'Allemagne, du Luxembourg, d'Amérique latine, de Grande-Bretagne, des Etats-Unis, etc., mes courriers électroniques. Par dizaines, chaque jour. Depuis que l'e-mail existe, les gens écrivent plus de lettres que jamais. On dit que l'écrit va mourir, mais il vit de plus belle. C'est l'accélération qui le veut. Avant une lettre mettait des jours à arriver, et la réponse autant de jours à partir, la correspondance était régie par la lenteur. Mes courriers électroniques, bien entendu, ne sont pas écrits en une seule et même langue. Mes réponses non plus. Ce qui fait qu'en une heure je traverse trois, quatre ou cinq fois les frontières des langues. Sans m'en rendre compte. Comme si elles n'existaient pas. Mais j'aurais dû ajouter, hier soir, pour être tout à fait honnête, que dans tout ça il y a une matrice. Et que cette matrice c'est ma langue maternelle. L'italien. Qui comme un cheval de Troie s'est faufilé dans toutes les autres langues que j'utilise. Elles flotteraient dans l'air, les autres langues, comme des ballons échappés des mains d'enfants, s'il n'y avait pas, pour les retenir, l'italien. Cela me fait repenser à l'épisode que voici. Quand je suis invité à une lecture, que ce soit en France ou ailleurs, les organisateurs ne savent parfois pas quelle nationalité mettre derrière mon nom dans le programme. Il y en a qui écrivent que je suis Luxembourgeois, ce dont témoigne d'ailleurs mon passeport, d'autres mettent « Français », ce qui est faux, et parfois il y a écrit « Italien », ce qui a été vrai jusqu'à mes dix-huit ans... Une fois cependant, j'ai trouvé autre chose derrière mon nom, à savoir « Italo-étranger », et ça m'a plu. C'était près de Chieti, au festival John Fante, à Torricella Peligna pour être plus précis, village d'origine de l'écrivain américain – je devrais dire italo-américain. Ce qui me rappelle, je l'ai appris hier, qu'un autre grand romancier italo-américain, John De Lillo, est originaire de Campobasso. Mais lorsqu'on cherche sa biographie, partout il est dit que c'est un écrivain américain. En réalité, il faudrait dire, comme on l'a fait pour moi à Torricella Peligna, que Fante et De Lillo sont des écrivains italo-étrangers. Tout comme Robert de Niro ou Fabrice Lucchini sont des acteurs italo-étrangers, ou Francis Ford Coppola un cinéaste italo-étranger, ou Coluche un comique italo-étranger, ou... Inépuisable la liste des Italo-étrangers dont l'origine est gommée. Et qui, s'ils étaient aujourd'hui candidats à l'immigration en France aux Etats-Unis ou ailleurs, auraient du mal à franchir la frontière. Ah qu'elle est belle l'épithète « italo-étranger » ! Effaceuse de frontières, en tout cas. Comme tous les oxymores. Tout le monde est à la fois de quelque part et étranger. Cela ne s'exclut pas d'être d'ici et d'ailleurs. Alors, la prochaine fois qu'on me demandera dans quelle langue je pense, je dirai : en italo-étranger.

19/10/12

On me demande souvent, où est chez vous l'homme engagé, quand vous écrivez des poèmes ? On me dit, dans vos articles vous êtes virulent, radical, vous dénoncez l'injustice, etc. Mais dans les poèmes, rien. Pourquoi ? Je réponds : En êtes-vous sûrs ? Sûr que dans mes poèmes il n'y a rien de tout cela. Regardez mieux, et vous verrez que mes poèmes sont très politiques. Je l'ai redit aujourd'hui, dans un texte que j'ai commencé à écrire à la demande de la revue *Secousse*. Il se fait qu'on y pose pour un dossier une question analogue quoique un peu plus sournoise : La poésie est-elle réactionnaire ? J'y dis entre autres dis ceci :

Avant de recommencer à ramasser les oiseaux morts que des temps instables empêchent de tomber en poussière, entendons-nous sur le sens des mots. Un jour, alors que les langues se mélangeaient dans ma bouche et dans mes doigts, j'ai écrit le verbe « réactionner ». Je traduisais un roman de l'espagnol, me trouvais à La Havane où j'habitais depuis deux ans et la langue française était loin. Je veux dire, elle était là, la langue française, en moi, mais tout autour on parlait l'autre langue. Je veux dire, ce qui était en moi n'était pas vraiment la langue française, mais ma langue qui a l'aspect du français, celle dont j'habille mes mots, engrossée, je l'ai dit ailleurs, d'italien, le parler de l'origine. Quoi qu'il en soit, le mot « réactionner » a atterri sur la page, appelé par l'espagnol « reaccionar » du livre que je traduisais, et il est passé comme une lettre à la poste, jusqu'à ce qu'on me dise qu'il n'existant pas. Le mot juste aurait été « réagir », mais il me laissait sur ma faim. Pourquoi, me suis-je alors demandé, la langue française n'a-t-elle pas accueilli le mot « réactionner » ? Ou, pour être plus précis, pourquoi, après l'avoir accueilli, l'a-t-elle jeté aux oubliettes ? Car la source latine commune aux deux, à savoir le verbe « agere » dont le déverbal est « actio » avait permis aux deux – « réagir » et « réactionner » – de naître. J'ai donc réactivé le verbe « réactionner » qui, contrairement à ce qu'on fait dire à l'adjectif et au nom « réactionnaire », dit de la réaction qu'elle n'est pas tournée nostalgiquement vers le passé, ni opposée au changement, ni ne cherche à restaurer ce qu'il y avait avant, mais qu'elle réagit, s'oppose. À ce qui est là. Y compris, ajouterais-je, au sens qu'a pris le mot « réactionnaire ». Et me voilà au cœur même de la poésie. N'est-ce pas cela qu'elle fait, réagir, s'opposer, au sens qu'ont pris les mots ? Ne parle-t-elle pas contre la langue ?

Pour lui faire dire ce qu'elle ne sait pas dire ? N'est-ce pas à elle de mettre du sens dans les mots ? En réagissant contre ce que Bernard Noël appelle la « sensure ». Contre l'outrage fait à la langue, contre l'abus, l'inflation verbale qui violente et dénature les mots, les sapant de l'intérieur, les usant jusqu'à la corde, les vidant, par accumulation, saturation, surabondance et excès, comme l'écrit, dans la foulée de Bernard Noël, Ignacio Ramonet, de leur sens. Alors oui, la poésie est « réactionnaire », puisqu'elle réagit contre ceux qui ruinent les mots. Ce qui ne signifie pas que le poète soit de mèche avec elle, je veux dire : qu'il soit conscient que la poésie réagit. Là n'est pas la question. Le poète, en tant qu'individu, réagit ou ne réagit pas contre les abus, il peut être guelfe comme Dante, révolutionnaire comme Vladimir Maïakovski, s'accommoder d'une dictature militaire comme Jorge Luis Borges, applaudir Franco comme Paul Claudel, être assassiné par les sbires de Franco comme Federico Garcia Lorca, aduler Staline comme Pablo Neruda ou Louis Aragon, être fasciste comme Ezra Pound, Filippo Tommaso Marinetti ou Giuseppe Ungaretti, royaliste et anglo-catholique comme T. S. Eliot, signer des manifestes avec Trotski comme André Breton, avoir des affinités avec la Commune comme Arthur Rimbaud et Paul Verlaine, être à la fois rien et porter en lui tous les rêves du monde comme Fernando Pessoa... Bref, comme tout un chacun, les poètes s'accommodent ou combattent les systèmes dans lesquels il leur est donné de vivre, les subissent ou en profitent, y sont choyés ou honnis, ou restent tout simplement à l'écart. Mais dès qu'il forgent leurs vers, ils réagissent contre le système qui « sensure » les mots.

20/10/17

Les activités dites de médiation de ma résidence se sont terminées hier. Il y a eu, le 1^{er} octobre, l'acte de lancement, lors du salon Mémoire d'un terroir, puis trois ateliers d'écriture, « avec les habitants » de Scy-Chazelles le 8, les étudiants de l'université de Metz le 13, et les écoliers de l'école communale hier, et enfin, hier aussi, le récital Vers & Verres à la Maison Schuman. Quatre incursions éphémères dans le lieu qui m'accueille. J'y ajoute aujourd'hui celle-ci qui va sonder le nom de la ville. D'où viennent Scy et Chazelles ? J'ai fait la même chose, lors de ma résidence à Florange, il y a quelques années. Car aller à la source des noms des lieux, c'est traverser plus d'une fois les frontières. À l'origine de Florange, il n'y a pas comme on pourrait le soupçonner – et comme le dit une autre ville, plus miennne que Florange, à savoir Florence – la fleur. Il n'y a pas non plus un ange, comme semble le dire la fin du nom. C'est un guerrier qui a donné son nom à Florange. Florik. Florikingen. Florik, le Vandale. Venu d'ailleurs. Au moment des grandes migrations européennes après la chute de l'empire romain. Bien plus tard, les occupants allemands, ignares comme tous les occupants, n'en savaient rien quand ils ont fait entrer la ville sous leur domination. Ils ont cru à la fleur, et voilà que sous leur coupe Florange est devenue Fleurchingen. Et Scy, alors, et Chazelles ? Pour le premier, on pense qu'il est d'origine gauloise, et signifierait « source ». Alors que le deuxième serait une altération du latin « castellum », château donc. Comme les mots « catalan » et « castillan ». Décidément. Ce château qui devient visible, est mis à nu, dans le nom donné aux habitants de la commune, les Sigéo-Castellois. Et n'a-t-on pas également donné le nom de « Castellum » à un ensemble de logements inauguré il y a peu à Scy-Chazelles ? Quant à la première partie du nom des habitants, Sigéo donc, il est tiré de Sigiacus, c'est ainsi que s'appelait Scy au Xe siècle. Les Allemands, eux, quand ils ont fait main basse sur le lieu, l'ont, en partant de la même source, rebaptisé en Sigach. Sigiacus aurait pu déboucher logiquement dans Sigeac. J'ai donc tapé Sigeac, pour voir, sur Internet. Eh bien, ça existe, dans le sud de la Dordogne.

21/10/17

Comme toujours quand quelque chose s'approche de sa fin, je sens l'animal du dedans qui me dit, dépêche-toi. Et chaque fois que je lui obéis et que je mets des bouchées doubles dans l'écriture, elle se soustrait. Aujourd'hui, par conséquent, je n'ai fait que sauter du roman à la pièce de théâtre, un peu de traduction aussi, mais pas trop, et reste sur ma faim ce soir. Et je compte les jours. De vrais, de ceux qui me serviront, il n'en reste plus que cinq. Autant dire rien. La pièce est loin d'être finie, le roman aussi. J'ai eu les yeux plus grands que l'estomac.

22/10/17

Au journal de bord, je lui suis resté fidèle. C'est une hygiène. Une hygiène d'écriture. Une hygiène quotidienne. Un rituel. J'en ai besoin. Rien ne se fait sans lui. Bien avant que je ne commence, en 1983, à écrire, j'ai ressenti ce besoin là. Celui de me confier chaque jour à moi-même. Cela m'a évité mainte dépression, mainte visite chez le psychanalyste. Mes mots, quand je les vois devant moi, me tendent un miroir. C'est comme si je sortais de moi-même pour aller me nicher dans la page de mon carnet. Et depuis le miroir, ils me parlent, je me parle. Je m'écris. Et je ne m'écris qu'à moi. Mes journées d'écriture commencent avec cette correspondance là. Si je ne m'écris pas avant de me mettre à écrire, je n'écris pas. Parfois, c'est le soir que je me m'écris, pour faire le bilan.

Parfois, en pleine journée, dans un avion, dans un train, attablé à un café, un restaurant. J'ouvre mon carnet, prend mon stylo et m'écris. Il m'arrive, rarement, d'adresser à quelqu'un d'autre, ce que je m'écris. Je l'ai fait cinq ou six fois jusqu'ici. Lors du tremblement de terre de l'Aquila, en avril 2009. J'ai pris ce que je m'étais écrit dans mon journal intime, et l'ai mis dans un livre. Et quand je suis revenu de Cisjordanie, c'était en avril 2012, j'ai mis ce que je m'étais écrit en terre palistinienne, là où il y a plus de frontières – on les appelle checkpoints – que de villes, dans *Le Jeudi*. J'ai publié également, en partie ce que je me suis écrit à La Havane. Et, depuis que j'ai commencé ma rubrique *Dans la fabrique des livres*, dans le supplément *Livres* du *Tageblatt*, je partage tous les deux mois ce que je me suis écrit au sujet de mes lectures. Car, oui, je m'écris beaucoup, pendant que je lis. L'écriture des autres m'incite à m'écrire. Oh, pas celle de tout le monde. Pour moi il y a deux sortes de livres, ceux qui m'incitent à m'écrire et ceux qui ne le font pas. Généralement, pour ces derniers, je dois m'efforcer pour continuer la lecture. Je ne l'abandonne pas. Je me dis, viendra bien un passage qui me poussera à m'écrire. Cela dit, ce journal de bord-ci est un peu spécial. Je m'y écris certes à moi-même, mais je sais de prime abord qu'il n'est pas seulement pour moi. Le pacte est différent, puisqu'il implique dès le départ des lecteurs extérieurs. C'est un peu comme si je vivais dans l'intimité, mais avec des caméras qui montreraient à autrui cette vie-là. J'évolue dans le domaine de l'intime, tout en sachant que je suis épié. C'est excitant, mais en même temps, sous l'emprise de la pudeur, je ne m'écris pas tout. Je veux dire, je ne m'écris pas tout ici. Je scinde en quelque sorte en deux mon intime. Une moitié je l'offre, l'autre je la garde pour moi-même et l'enferme, afin que personne n'y touche, dans mon carnet. Comme si j'écrivais un roman...

23/10/17

Certains jours j'ai la nostalgie de la tour d'ivoire. Je ne voudrais pas être touché par les malheurs du monde. Qu'ils restent dehors, à leur place ! Qu'ils cessent de me faire mal ! De creuser des trous dans mon âme ! De polluer l'impossible bonheur ! Oui, impossible le bonheur, en temps de détresse permanente. Rien que penser qu'un seul enfant pleure, parce qu'il a faim, parce qu'il a soif, parce qu'il a mal, parce que des bombes lui tombent sur la tête, parce qu'on a emprisonné, torturé, tué son père, son frère, sa mère, sa sœur, m'interdit le bonheur. Parce que quand on touche à un cheveu d'un seul être humain, on touche à l'humanité entière. Je voudrais crier, avec Nerval : « *Il ne nous restait pour asile que cette tour d'ivoire des poètes, où nous montions toujours plus haut pour nous isoler de la foule.* » Mais c'est Flaubert qui crie plus fort en moi : « *J'ai toujours tâché de vivre dans une tour d'ivoire ; mais une marée de merde en bat les murs, à la faire crouler.* » Alors, comme le dit Sainte-Beuve de Victor Hugo, je « combats sous l'armure ».

24/10/17

Ce qui me freine quand je parle, lis ou écris, c'est que les mots qui viennent me disent sans cesse qu'ils ont fait un long voyage, qu'ils ont traversé mainte frontière, que ce n'était pas toujours facile de venir jusqu'à nous. Et qu'une fois arrivés, ils sont maltraités, vidés de leur voyage. J'ai dit « les mots qui viennent », j'aurais pu dire « les êtres humains », « les hommes et les femmes », sans oublier les enfants. Car les mots et ceux qui les disent ne font qu'un. Et ils n'ont qu'à bien se tenir... Quand donc, dans *Le Jeudi*, j'écris, semaine après semaine, ma rubrique *Les mots voyageurs*, c'est à cela que je pense. Je fais voyager les mots, dis d'où ils viennent, mais pense en réalité à ceux qui les disent. Et qui ont fait qu'ils soient parvenus jusqu'à nous depuis que, loin très loin, on s'est mis à parler, écrire, lire. Je décris, par exemple, le voyage du mot « café », et c'est d'Afrique que je parle, parce que c'est de là qu'il provient, je parle d'Afrique et des Africains qui, quand ils se mettent, comme le mot « café » en voyage, pour nous rejoindre, sont insultés, humiliés, refoulés, matraqués, gazés ou se noient par milliers dans la Méditerranée.

25/10/17

À propos de la langue, celle qui fait mal à ceux qui en ont plus d'une, mais la choisissent, j'ai écrit, entre autres, ceci aujourd'hui, pour mettre un point final mon article répondant à la question : « La poésie est-elle réactionnaire : « *Je tiens à vous dire, a écrit Celan en 1946, combien il est difficile pour un Juif d'écrire des poèmes en langue allemande. Quand mes poèmes paraîtront, ils aboutiront bien aussi en Allemagne et – permettez-moi d'évoquer cette chose terrible –, la main qui ouvrira mon livre aura peut-être serré la main de celui qui fut l'assassin de ma mère (...). Pourtant mon destin est celui-ci : d'avoir à écrire des poèmes en allemand.* » N'avait-il pas écrit un peu auparavant, dans la *Fugue de mort* (Todesfuge), que « *la mort est un maître venu d'Allemagne* », car c'est d'une balle nazie dans la nuque que sa mère avait été assassinée, alors que son père était mort d'épuisement dans les camps. Une balle venue de la langue allemande qui était aussi celle de la mère. Face à cela, le poème ne peut être que contre-langue, et contre-poésie.

26/10/17

J'ai, aujourd'hui fait, comme des dizaines de milliers de Lorrains, la navette vers Luxembourg, facile à l'aller, parce que en dehors des heures de pointe, mais le retour a pris le triple du temps. C'est ainsi que les frontaliers sacrifient chaque jour quelques heures. Où vont-elles les heures sacrifiées ? Les miennes se sont égarées dans la rêverie. Comme elles le font toujours quand je suis pris dans l'attente. L'attente ne m'impatiente pas. Ne me rend pas nerveux. Elle est toujours la bienvenue. Parce qu'elle est un cadeau inattendu du temps. Le temps sorti du temps. Le temps en suspens. Souvent, le souvenir y creuse son tunnel. C'était le cas aujourd'hui. Je ne sais de quelle association d'idées, mais m'est revenu qu'il y a très longtemps, j'avais écrit un article évoquant l'abolition des frontières entre le Luxembourg et la France, juste avant l'entrée en vigueur des accords de Schengen. En rentrant à Scy-Chazelles, j'ai eu envie de le retrouver. Et, oh miracle, il a réapparu. Perdu dans un fichier dont j'ignorais même l'existence, puisqu'il date de décembre 1994, époque où l'on stockait les documents sur des disquettes. Disquettes qu'à un temps mort, je m'en souviens maintenant, j'avais copiées sur mon mac. Et je me suis également souvenu qu'à cette époque-là j'étais un nomade journalistique puisque j'avais inventé une chronique qui voyageait d'un journal à l'autre, quatre en tout, de semaine en semaine, intitulée *Chroniques éparpillées d'une dérive*. Et l'une d'elle parle des frontières. La voici.

« Cette fin de millénaire joue dangereusement avec les frontières. Elles vont et viennent comme si les pays étaient devenus des ballons gonflables et dégonflables à outrance. Chacun y va de sa tactique, de sa stratégie. Mais la palme revient à ce qu'on ose nommer l'Union européenne. Ne voilà-t-il pas qu'à partir du 26 mars de l'année prochaine - c'est sûr cette fois-ci, nous dit-on -, sept Etats de notre si chère Union (le nôtre en fera évidemment partie) se donneront la main pour n'en former plus qu'un seul: Schengenland. En d'autres mots: la frontière qui, jusque-là, commençait du côté de la Moselle, de l'Our ou je ne sais où en ce qui nous concerne, se déplacera allègrement vers l'Est, l'Ouest, le Sud et le Nord, inscrivant notre Lilliput dans une entité beaucoup plus vaste, tellement vaste que d'aucuns en ont déjà le vertige. (...) Et ce n'est pas tout. Comme si le hasard avait bien fait les choses, Lilliput sera de surcroît, pour toute une année, le nombril culturel, non seulement du Schengenland, mais de toute l'Europe. Avouez qu'il y a là matière à faire pâlir et rougir d'envie plus d'un de nos voisins qui, dès le 27 mars, ne seront plus vraiment nos vrais voisins.

Voilà pour la forme. Le fond, comme d'habitude, est autrement plus laid. Revenons aux frontières. Dès le 26 mars donc, je pourrais rentrer chez moi, en Italie, sans traverser aucune frontière (à condition que je n'emprunte pas les routes de l'inconditionnelle Suisse qui, tel un méchant trouble-fêtes, s'obstine à rester anachroniquement indépendante, dit-on). C'est le paradis quoi. Plus besoin de s'arrêter à l'entrée de la France. Plus besoin d'avoir cette mauvaise conscience qu'ont tous ceux qui, n'ayant rien à se reprocher, craignent toujours que le fonctionnaire des douanes ne décèle ne serait-ce qu'une toute petite irrégularité. Plus besoin d'exhiber cette carte sans laquelle on n'a pas, semble-t-il, d'identité. Et rebelote pour entrer en Italie. Partout je suis chez moi. Le Grand-Duché, la France, l'Italie, ça n'existe plus. Je suis un citoyen du Schengenland sans frontières. A partir du 26 mars. Alors voici un scénario possible: je monte dans ma voiture à Esch-sur-Alzette, passe sans embûche l'inexistante frontière d'Audun-le-Tiche, me sens comme un poisson dans l'eau en traversant Aumetz, et c'est fini. Au carrefour pour aller vers Etain et Verdun on m'arrête. Police des Frontières, vos papiers! Mon euphorie baisse d'un cran. Un résidu du vieux système me dis-je, un dernier réflexe d'une profession vouée à la disparition. Me revoilà de nouveau comme un poisson dans l'eau quand, à l'entrée de Verdun, une deuxième patrouille m'enjoint à m'arrêter. Police des Frontières, vos papiers!

Que s'est-il passé? La frontière n'existe pas, c'est vrai. Du moins, elle ne se trouve plus là où elle était. Elle est devenue mobile. Ce n'est plus moi qui me dirige vers une frontière, mais la frontière qui se dirige vers moi. Elle est omniprésente, a le don de l'ubiquité. Elle apparaît là où on l'attend le moins. Désormais - et c'est le seul point positif dans l'affaire - plus question de s'endormir au volant. A tout moment un individu avec képi, bottes et matraque lumineuse peut surgir de n'importe quel virage ou carrefour et vous cracher dans la figure: "Police des frontières, vos papiers!" C'est ce qu'on appelle un tour de magie comme seuls les politiciens savent en faire. Dans leur chapeau ils font disparaître les vieilles frontières. Et qu'est-ce qu'ils en retirent? Des centaines, des milliers, des dizaines de milliers de nouvelles frontières à géométrie variable. Cette pincée de mauvaise conscience qui surgissait à la simple vue d'un douanier devient un *perpetuum mobile*.

Voilà un premier scénario. Prenons maintenant l'histoire d'un Extra-Européen qui veut se rendre en Allemagne. Un Kurde, par exemple. Il en a marre de se faire taper dessus par tout le monde dans son pays qui n'existe pas et décide de frapper à la porte d'Helmut. Helmut qui ne veut pas que les Reps fassent sa politique d'extrême droite réagit aussitôt et déboute notre Kurde. Ce dernier, pas découragé encore, se tourne alors vers la Terre du

Meilleur Accueil qu'est la France. Pasqua (qui, lui non plus, ne veut pas que le Front National fasse sa politique d'extrême droite) n'a même plus besoin de décevoir le Kurde. Après tout, Schengenland, n'est qu'un seul et même Etat avec une seule et même loi en ce qui concerne l'immigration. En d'autres mots, il suffit qu'un des sept pays refuse l'entrée à notre Kurde pour que les portes se ferment partout. A tout jamais.

Comme quoi, Schengenland, en abolissant les frontières, a inventé le plus subtil des systèmes de contrôle frontalier du monde. Cela a valu la peine d'attendre dix ans avant de se mettre d'accord. Un tel coup de génie ne survient pas du jour au lendemain. Reste que cela augure mal de ce qu'on nous concocte du côté de la monnaie unique. Voilà des années que les spécialistes planchent sur ce nouveau gadget, sans aboutir à un accord. S'agirait-il par hasard de trouver le moyen de vider les poches des gens sans qu'ils s'en aperçoivent? »

27/10/17

Trois jours de cinéma, pour clore ma résidence. De films italiens, dans le cadre du festival de cinéma italien de Villerupt. Quand, il y a quelques mois, on m'a demandé de faire partie du jury, j'avais plus d'une raison d'accepter. L'une d'elles, la plus importante sans doute, a à voir avec le souvenir. À Villerupt, à ce festival-là, j'y suis allé plus d'une fois, dès la fin des années 1970, jusqu'à mon installation à Paris, en 1983. Et j'ai pu y voir et revoir ce que le cinéma italien de ces années-là avait de sublime. Et rencontrer, à quelques mètres de moi, les grands maîtres, Comencini, Scola, Rosi, Ugo Tognazzi aussi, mon acteur préféré à l'époque. Villerupt était un village, plus petit que Differdange où je suis né, rien ne le prédestinant à accueillir un festival, pas d'infrastructure pour cela, rien, sauf l'enthousiasme d'un groupe de jeunes, souvent issus de l'immigration italienne. Pour moi cela signifiait également, à part mon intérêt intellectuel pour le cinéma, vivre des ambiances à l'italienne, moi qui, à dix-huit ans, étais devenu luxembourgeois de passeport et avais voulu rompre les ponts avec l'Italie. M'arrivait, en somme, ce qui arrive à Nino Manfredi, dans *Pane e cioccolato*. Plus je reniais l'italianité, plus à l'intérieur de moi elle se rebiffait. Je l'ai décrit, plus tard, quand j'en suis devenu conscient, dans mon roman *Mrs Haroy ou la mémoire de la baleine*. Ce que je voyais à Villerupt parlait, même si les sujets traités disaient souvent le contraire, de la grandeur culturelle du pays auquel je voulais tourner le dos. Je pense que c'est à Villerupt, bien avant que je me mette à écrire, qu'est née la nécessité de verser de grandes doses d'origine à mon présent, des litres de Sud dans la casserole du Nord.

28/10/17

On dit le cinéma italien mourant, je le vois en plein essor. Avec des films bouleversants. J'en ai vu quatre jusqu'ici. Trois étaient légers, mais le quatrième m'a impressionné. *Il padre d'Italia*, dirigé d'une main de maître par le jeune Fabio Mollo que j'ai pu rencontrer, parler avec lui, fabuleux et si justes aussi les deux interprètes principaux, Isabella Ragonese e Luca Marinelli. L'Italie a toujours su faire un cinéma baignant dans son époque, le néoréalisme dans l'après-guerre, le cinéma social, politique quand il le fallait, la comédie acide au bon moment, les films sociétaux, et, aujourd'hui, c'est la jeunesse qui, en bonne partie, est devenue sujet. Perdue dans un monde qui va au galop vers la dérive. Tentant de se construire des repères. De se retrouver, alors que tous les codes sont bousculés. Et que les horizons sont trop loin. Cela désitalianise la donne. Pour la simple raison que toutes les jeunesses de partout sont aux prises avec les mêmes problématiques. Dans *Scopone scientifico* de Comencini (*L'argent de la vieille* est le titre français), que j'aurai l'occasion de revoir demain pour la énième fois et qui jamais ne m'ennuie, tant Alberto Sordi m'y impressionne chaque fois, le sujet, bien qu'universel, est on ne peut plus italianissime. Ne serait-ce que par le jeu de cartes. *Il padre d'Italia* se trouve aux antipodes, on voit des villes italiennes, on parle italien, mais l'histoire est celle des jeunes du monde entier aux prises avec leur identité sexuelle, avec la maternité, la paternité. Les deux personnages pourraient être implantés à Marseille, ou à Bruxelles, ou ailleurs, le film serait le même... Ça aurait dû être frustrant pour moi qui, quand je regarde aujourd'hui comme hier un film italien, suis en quête presque nostalgique d'italianité. La force – la magie – du film, cependant, m'a fait oublier tout cela.

29/10/17

Une autre raison qui m'a fait accepter de faire partie du jury est qu'il est présidé par Cristina Comencini. La fille de Luigi. Cinéaste elle aussi, et romancière. J'ai vu son père il y a presque quarante ans, était-elle à ses côtés ce jour-là ? Elle qui a fait ses premières armes en secondant son père, avant de voler de ses propres ailes. Regarder des films italiens, assis à ses côtés, est une sensation étrange. La voilà prise corps et âme dans *Manuel* de Dario Albertini, l'autre perle de Villerupt. La voilà aussi, bougeant dans son fauteuil, me chuchotant son mécontentement dans l'oreille quand sur l'écran s'éternise *Il contagio* de Matteo Botrugno et Daniele

Coluccini, présents au festival, comme elle bien des années auparavant, comme son père bien avant encore. Comment un(e) cinéaste voit-il (elle) un film ? Son propre film ? Celui d'un autre ? Comme un romancier qui lit les romans d'autrui, sans doute. Offusqué par les maladresses quand elles apparaissent, par la superficialité quand elle se répand, inondé de plaisir lorsqu'il sent qu'il est en présence d'un chef d'œuvre...

30/10/17

Derniers moments, ce matin, à Scy-Chazelles, pour prendre mes affaires, drôle de sensation quand j'ai pénétré pour la dernière fois dans ma chambre. Comme si ce qui primait, en cette fin de résidence, était l'inachevé. Contré aussitôt par ce besoin de tourner le dos aux choses, la peur de la sédentarité, alors que j'ai besoin d'elle pour écrire. Je la cherche et la fuis à la fois. Il y a frottement entre deux besoins. Peut-être est-ce de cela que naît l'écriture. De cette malédiction d'être sans cesse pris entre deux choses. Rester et partir. Comment coincer entre les deux, non un pont, mais l'improbable moment qui, comme deux pierres frottés l'une contre l'autre, ferait jaillir l'étincelle.

CREATIONS PUBLICS (18 poèmes)

Célia Thylen

Au delà des océans sont nichés
Les yeux des frontières
Silhouette angoissante plongeant son regard
Au plus profond de ma mémoire
Monde dangereux et ténébreux
M'éblouissant de sa lumière
Ardente et écarlate
Est-ce l'appel de la liberté ?
Où bien le souvenir brûlant
D'un monde marquant
Pays d'aventure, île perdue
Abritant peut-être un dragon
Vers toi je me dirige

Mazari Chlouti

Depuis la baie on espionnait
Le dos des frontières,
Sa forme se distinguait
Parmi les réminiscences des esprits perdus
Laisant derrière elle un voile d'étincelles.
Ce mur infranchissable
Dont la chaleur ardente faisait fondre
Les langues fendues des sophistes,
Privaient les néréides de leurs libertés.
Un pas vers elle te mènera vers la source du feu éternel
Brisant alors tes chaînes qui te noient dans l'ignorance.

Jonathan Devos

Du fond de l'océan nous rejetons
Le regard des frontières
Nous ignorons la division
et restons dans l'ombre
Une Lumière dans la joie
laisse place à un froid dans la tristesse

Nous brisons les limites
données par les barrières
La division est oubliée
et nous effaçons la tristesse

Salomé Bisenius

Le cœur de la frontière rit comme un torrent perlé
Qui scintille aussi fort qu'une étoile dans le ciel
L'orage rougeâtre se perd dans cette couleur chaude
Et l'inondation de larmes que cet œil produit
La tristesse qui le submerge disparaît
Dès que les enfants sourient

Yannis Barone

La bouche de la frontière hurle
Comme un brasier souffrant
Et son visage s'illumine
Comme un soleil de midi
Je la colorie de bord en bord
Je vois son bras s'agrandir
Mais son œil me regarde d'un air triste
Comme un phénix larmoyant.
Je fais attention de ne pas dépasser
Car sa colère pourrait bien déchaîner
Un tsunami de lave.

Maèva Nimeskern

L'écume de la mer ressemblait
à la silhouette des frontières
Je ressens toujours la fraîcheur du vent
avant cette flamboyante aventure
Dans ma mémoire jamais je n'oublierai
ce sentiment d'inconnu
La brûlure du soleil sur ma peau
est encore présente dans mes rêves
cette expérience m'ouvrit les portes d'une nouvelle culture
qui comporta de nombreux moments marquants
J'y pense lorsque la nuit vient,
comme les souvenirs peuvent être douloureux.

Lorraine Groutsch

Le cœur de la frontière rigole
Comme une étincelle heureuse,
Et la rive dépasse la braise
Qui ruissèle sur les étincelles gelées.
Elle dépasse aussi la colline,
Qui contrariée la repousse
Avec des flammes déchaînées.
La rive est maintenant brûlée, noyée

Claire Adam

Alors qu'un corps franchit la pensive brûlure aqueuse du littoral
Un cœur gémit entre deux déceptions
Faut-il escalader, traverser cette incandescence torrentielle
Ou s'inquiéter de ces brûlots plaintifs ?
Aux confins du cœur pleure l'étincelle triste
Et geint l'océan igné des peines éprouvées
Vas-tu prêter ton flanc déçu en cendres
Et franchir le seuil de ce dégoût marécageux qui te brûle
Ou bien transgresser la mélancolie et attiser la liesse en cascade ?
La frontière est lueur, comme une bouche qui exulte à l'idée de l'amour

Valentin Striffling

Depuis la jetée on distinguait
La main tendue de la frontière
Illuminant l'horizon tel un brasier
Écrasant l'ombre de sa lumière
Éclairant les landes désolées
Peuplées des silhouettes éthérées
Des souvenirs flétris
Qui attendent la fin de la nuit
Pour entamer leur voyage
De l'autre côté des épais nuages

Carole Bisenius-Penin

Le cœur de la frontière exulte
comme un phénix flamboyant
Un torrent entre deux lumières
Surgit à cet instant
La frontière est un brasier entre deux larmes
Qui laisse poindre une étincelle à saisir
Ou peut-être un magma ruisselant
Un battement aqueux incendiant le désir

Caroline Laurent

Depuis la mer on imagine
La silhouette des frontières
Au loin, derrière les horizons
La couleur vive et joyeuse
De la plus grande planète
Qui est le soleil, sait lui-même
Réchauffer les émotions,
De cette chaleureuse ville
Qu'on aperçoit au loin

Romane Perez

Franchir une frontière c'est caresser la peau du ciel,
Depuis les profondeurs de l'océan
Luisait mon vécu brumeux,

On distinguait les courbes des frontières
Dont émanaient une chaleur vague.
L'obstacle inconscient d'un instant volatile
Encre la chaleur de ce passage vers l'horizon.
Et trouve la barrière enfumée d'un événement intouchable.
Comme brûle l'instant qui fait obstacle à ma vie.

Calogéro

La main de la frontière hurle
comme un tsunami sérieux.
J'ai franchi la ligne
pour arriver à l'autre bout.
Tel un Phoenix peureux
en franchissant le brasier froid.
Mon cœur ruisselait de lumière
par le baptême du départ
et la ligne brûlante a disparu
quand je l'ai franchie

Louise Masurel

Sous l'océan on ressentait
le regard des frontières
comme une source de lumière
qui traverse l'incendie de la nuit.
Un souvenir lointain
qui remontait le temps
jusqu'au retour de l'étincelle
qui embrasait l'horizon
avant de se laisser doucement
sombrier dans les eaux sombres.

Sacha Bisenius

Le cœur de la frontière joue comme des gouttes glissantes
Un océan déchiré
Tel un brasier scintillant
Traverse un morceau de son âme
Le vent sifflant pousse
Comme une vague puissante
Son regard sur un autre monde
Changeant de jour en jour

Louisa Kettane

Les bateaux voguent aux abords
du corps de la frontière.
Dans l'ombre éclairée par la lune
ils n'y trouveront qu'un nuage de fumée
emportés par le vent, ils avanceront vers le feu
sans savoir ce qu'ils vont y trouver.
Ils seront plongés par les souvenirs
Certains seront doux, de magnifiques songes
et d'autres plus sombres.

Mais de l'autre côté les attend
la clarté du soleil au-delà des limites.

Yannick Groutsch

Le visage de la frontière se réjouit
Comme une cascade ironique
Il inonde de lumière
Les rives des lacs à enjamber
Il réchauffe le cœur
Des foyers solitaires
Il apaise les braises
Des corps en colère

Ophélie Becker

Les vagues déchaînées
Dissimulent la carrure des frontières,
Telles les ténèbres de mon passé
Consumées dans l'horizon.
Le néant de mon cœur
M'envahit de sa nuée ardente.
Les pensées sinistres me brûlent.
La frontière qui sépare la personne que j'étais
De celle qui la remplace est sombre,
Et son rappel ravive l'ignition de cette vie antérieure.
Quand je contemple l'horizon,
J'aperçois le tissage des archives de ma vie.
Franchir cette frontière,
C'est découvrir les courbes d'une nouvelle lune.
C'est le vent qui t'amène à moi,
Toi, créature du froid aux yeux de glace,
Pour éclairer la noirceur de mon âme.